



HAL
open science

La cosmologie jaïna

Nalini Balbir, Jérôme Petit

► **To cite this version:**

Nalini Balbir, Jérôme Petit. La cosmologie jaïna. Revue de la Bibliothèque nationale de France, 2018, 56, pp.136-143. hal-01763092

HAL Id: hal-01763092

<https://hal.science/hal-01763092>

Submitted on 19 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AUTOUR D'UNE ŒUVRE

La cosmologie jaïna



NALINI BALBIR ET JÉRÔME PETIT

Le jaïnisme, religion née en Inde au v^e siècle avant notre ère, met la connaissance au cœur de la foi. Elle s'est interrogée sur la place de l'homme dans le monde en développant une cosmologie détaillée, véritable pilier de son enseignement. La carte conservée au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France (Indien 1067) est un très bel exemple de cette peinture savante, à la fois objet d'art, de culte et de pédagogie, qui représente le monde « médian », dans lequel les hommes vivent et peuvent atteindre la délivrance.

Le jaïnisme a toujours porté une grande attention à sa géographie mythique, à la place de l'homme dans l'économie générale du cosmos, et à la pédagogie permettant une transmission de tous les savoirs qui structurent la foi. Née en opposition à la suprématie sacrificielle des brahmanes, cette religion indienne s'est développée dans la région du Magadha, dans le nord-est de l'Inde, autour du v^e siècle avant notre ère. Contemporain du Bouddha historique qui prêcha dans cette même région, Mahāvīra, « grand héros », est le vingt-quatrième des prophètes (Tīrthaṃkara) révéérés par les jaïnas. Plus communément, ces maîtres portent le titre de « jinas » ou « vainqueurs », car, par l'ascèse, ils ont triomphé des passions qui entravent la progression de l'âme vers la délivrance. Cette âme substantielle a pour but ultime de rejoindre, au sommet de l'univers, l'espace de la libération qui lui permettra de ne plus renaître, échappant ainsi au cycle infini des transmigrations. Autour de Mahāvīra se développe une communauté monastique qui enseigne et diffuse les principes du jaïnisme, fondé sur le détachement du monde et le rejet de la violence.

¹ Vue générale de la carte cosmographique où l'on distingue les océans concentriques délimitant les « îles » habitées par les hommes
BNF, Manuscrits, Indien 1067

Le monde médian

L'univers jaïna se structure en effet en trois grands « mondes » étagés : le monde des êtres infernaux, comportant sept niveaux plus terrifiants les uns que les autres et dont les scènes de torture pleines de réalisme font parfois l'objet d'illustrations, est placé sous le monde des hommes, qui intéresse directement les cartes cosmographiques, lequel est situé sous le monde des dieux, où les palais rivalisent de magnificence. Au-dessus brille un croissant de lune qui figure le lieu de libération de l'âme, un thème souvent repris dans les miniatures illustrant la vie des Jinas, eux qui ont cheminé leur vie durant vers ce but, en atteignant notamment l'omniscience, qui est une étape fondamentale pour cette religion centrée sur une importante théorie de la connaissance. Cette image de l'univers, qui de la large base des mondes infernaux va en se rétrécissant vers le monde médian pour s'élargir à nouveau vers le monde des dieux, est souvent représentée à l'aide de la figure d'un « homme cosmique », pris comme l'un des symboles du jaïnisme dans son ensemble.

Le monde médian, celui où vivent hommes et animaux, est celui qui a reçu le plus d'attention de la part des pédagogues, car c'est le lieu où l'on peut atteindre la délivrance. Des textes canoniques le décrivent avec précision et des peintures viennent lui apporter un support visuel. Ses cartes figurent parfois dans les manuscrits des traités consacrés à l'astronomie et à la cosmologie, disciplines, avec les mathématiques, qui ont toujours fait partie des bases de l'enseignement au sein des communautés monastiques jaïnas. Si l'on en trouve aussi dans l'enceinte de certains temples, peintes ou gravées dans ce marbre blanc qui fait la renommée de l'architecture jaïna, les cartes cosmographiques sont le plus souvent peintes sur tissu, comme c'est le cas pour celle conservée au département des Manuscrits (Indien 1067), acquise récemment en ventes publiques grâce à la veille de Laurent Héricher, chef du service des Manuscrits orientaux, particulièrement attentif aux documents jaïnas qui peuvent venir compléter la riche collection de manuscrits provenant de ce milieu culturel.

Aux origines de la collection

La Bibliothèque nationale de France conserve en effet quelque trois cents manuscrits jaïnas couvrant tous les domaines du savoir : littérature canonique, biographie de grands personnages, textes philosophiques, traités d'astronomie, manuels de rituel, recueils de prières, etc. L'origine de la collection remonte à Abraham-Hyacinthe Anquetil-Duperron (1731-1805), qui réalisa un voyage scientifique en Inde de 1754 à 1762, à la recherche des textes sanskrits et avestiques. Il rapporta notamment des textes de lexicographie sanskrite dus à Hemacandra, un grand intellectuel jaïna du XI^e siècle. Un autre voyageur, Charles d'Ochoa (1816-1844), mort au cours de la mission qu'il menait en Inde de l'Ouest pour le compte du ministère de l'Instruction publique, fit copier quelques textes canoniques jaïnas en vue de l'histoire littéraire des Indiens qu'il voulait publier à son retour. Mais la



2 Bhadrabāhu, Kalpasūtra, manuscrit décrivant la vie des Jinas et notamment celle de Mahāvīra, représenté ici en « délivré », 1493
BNF, Manuscrits, Sanscrit 1453, f. 53

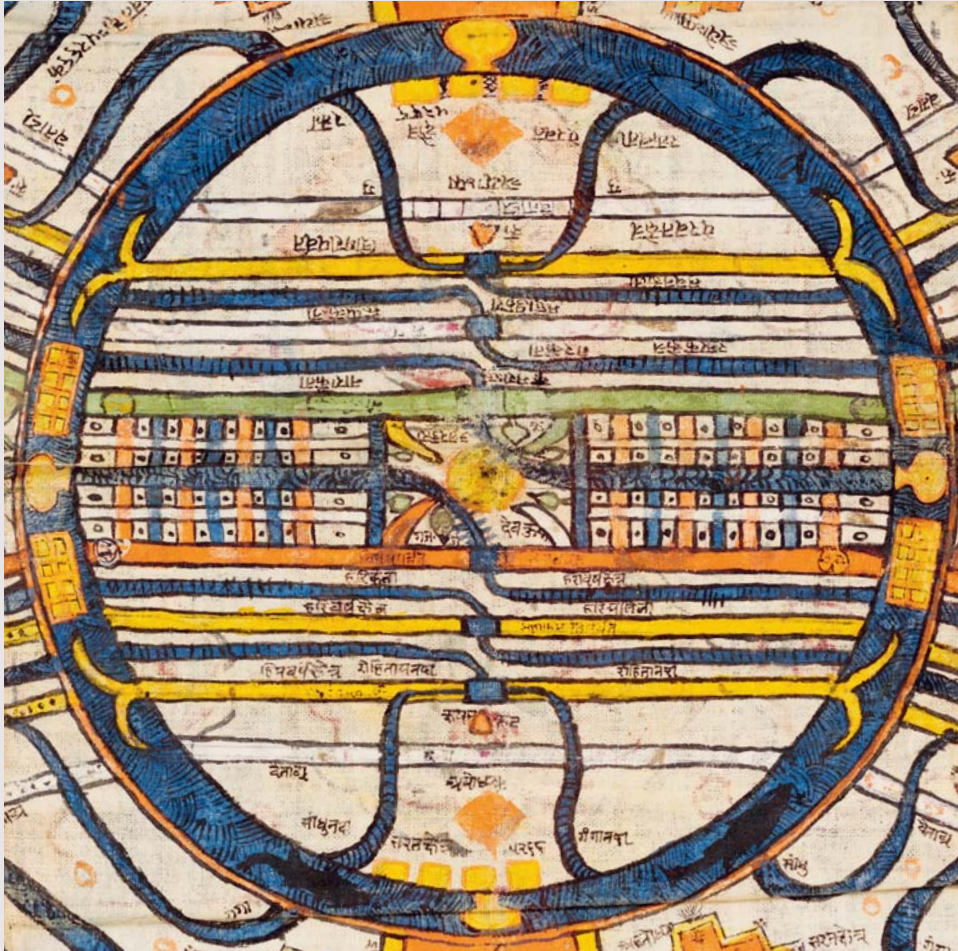
part la plus importante de la collection est celle que l'on doit à Émile Senart (1847-1928), qui acheta, grâce à des intermédiaires en Inde, de nombreux manuscrits en provenance du Gujarat et du Rajasthan, deux régions où le jaïnisme est particulièrement implanté. Ce grand savant, qui œuvra à donner accès aux textes majeurs de la littérature sanskrite mais aussi à assurer une assise institutionnelle aux études indiennes, avait ainsi rassemblé l'une des plus importantes collections de manuscrits jaïnas en Europe. La carte cosmographique, peinte sur tissu, rejoint donc cet ensemble de manuscrits rédigés principalement sur papier. Par les textes et les légendes qu'elle comporte, elle donne aussi une idée de l'utilisation qui pouvait en être faite. À visée didactique, elle s'appuie sur les descriptions mythologiques, s'inscrivant dans un apprentissage à teneur scientifique. Pour autant, les cartes cosmographiques ne laissent jamais de côté les aspects artistiques, comme on peut le voir sur les détails reproduits ici. Émanant sans doute d'ateliers spécialisés, elles étaient commanditées par de pieux laïcs qui les offraient aux religieux des temples fréquentés. Le commanditaire augmentait ainsi son capital de mérite, et dans le même temps les religieux se servaient des cartes pour propager l'enseignement des conceptions cosmologiques élaborées par le jaïnisme.

Prendre la mesure du monde

Circulaire, le monde médian représente un avatar du diagramme archétypal en Inde, le *maṇḍala*. Il est constitué d'innombrables continents alternant avec des océans comme autant de bracelets (*valaya*). La carte de la Bibliothèque nationale de France donne à voir la partie du monde médian où naissent et meurent les humains (*manuṣya-loka*). Autour d'une haute montagne décrite aussi dans la mythologie brahmanique, le mont Meru, se déploie l'île du Pommier rose (Jambūdvīpa), qui désigne le continent indien pour les jaïnas, entourée par l'océan de Sel (Lavaṇasamudra). Puis vient le continent de l'Arbrisseau (Dhātakīkhaṇḍa),

entouré de l'océan aux Eaux noires (Kālodadhi). Le continent suivant, appelé « île du Lotus bleu » (Puṣkaradvīpa), est toujours figuré à moitié. La bordure extérieure orange, surmontée d'un rempart crénelé figurant une succession de pics joliment agrémentés d'arbres, représente la chaîne de montagnes qui borne le monde des humains (Mānuṣottara). L'ensemble forme donc deux îles et demie, d'où le nom d'Adhādvīpa donné à une carte comme celle-ci, dans les langues du nord de l'Inde utilisées par les jaïnas, le gujarati notamment. Ces cartes forment un genre à part doté de ses propres codes picturaux, dont la production domine entre le xvii^e et le début du xx^e siècle au Gujarat et au Rajasthan. Toutes les pièces se ressemblent mais, en même temps, chacune est unique, car l'artiste a toute latitude pour enrichir le détail. La carte « Indien 1067 » n'est pas datée mais pourrait avoir vu le jour à la fin du xix^e ou au début du xx^e siècle au Gujarat. Sa taille (720 × 780 mm) est conforme à la moyenne. Habituellement, une telle carte est d'abord destinée à être posée sur le sol en sorte qu'on puisse la contourner, comme on contournerait une statue dans un temple indien en signe de respect, afin de pouvoir en examiner détails et légendes. Les deux lignes transversales verte et rouge, qui représentent deux chaînes de montagnes (voir ci-après), fournissent l'orientation correcte : la première doit être en haut (le nord) et la seconde en bas (le sud). Pour ranger un tel objet, on peut soit le rouler, soit le plier. Au cours de sa vie, la carte de la Bibliothèque nationale de France paraît avoir été pliée de manière à former un rectangle conforme à la taille moyenne d'un manuscrit (250 × 150 mm environ). En effet, son verso, au lieu d'être vide comme à l'ordinaire, porte deux motifs floraux disposés dans un rectangle. Souvent, dans les manuscrits, des feuillets ainsi décorés précèdent et suivent ceux qui contiennent le texte copié. Réalisations simultanées du recto ou ajouts ultérieurs, on peut imaginer qu'ils aient fait office de couvertures une fois la toile pliée.

Au centre, en jaune, le mont Meru est le cœur de l'île du Pommier rose. Au nord et au sud du Meru, deux paires d'arcs de cercle dessinent des montagnes qui définissent au nord la terre appelée « Uttarakuru » et son pendant méridional, le Devakuru. On y distingue l'arbre qui caractérise chacun. De part et d'autre du Meru s'étendent les trente-deux provinces qui forment la zone du Mahāvideha, figurées par un rectangle divisé en seize compartiments. L'île du Pommier rose est le continent emblématique, celui dont les peintures détaillent le plus la géographie. Il est traversé d'est en ouest par six chaînes de montagnes que les artistes représentent chacune par une ligne de couleur. On les énumère traditionnellement du sud au nord, et notre carte ne fait pas exception. À l'angle inférieur droit, elle porte la liste de leurs noms et de leurs dimensions indiquées en nombres entiers complétés, le cas échéant, de fractions – données traditionnelles mais quelque peu malmenées dans la notation. Ces chaînes montagneuses sont le Himavanta (en jaune), reconnaissable à ses rocs-promontoires qui surmontent l'océan, le Grand Himavanta (Mahāhimavanta, en jaune aussi), le Niṣadha (en rouge), le Sombre (Nīla, en vert), le Rukmin (ou Rūpī, ici, en blanc) et le Śikharin (en jaune).



3 Détail du centre de la carte où figurent le mont Meru (en jaune) et les chaînes de montagnes septentrionale (en vert) et méridionale (en rouge)
BNF, Manuscrits, Indien 1067

La symétrie, principe organisateur de la cosmologie jaïna, apparaît ici : trois chaînes se situent au sud du Meru, trois au nord ; au Himavanta au sud répond le Śikharin au nord, tous deux de couleur jaune, tous deux caractérisés par des rocs-promontoires. Entre chacune de ces six chaînes montagneuses sont disposées sept terres. Leurs noms apparaissent sur la carte même ; deux d'entre eux figurent en outre dans les marges (l'un au centre de la marge supérieure et l'autre au milieu de la liste des chaînes de montagnes), avec leurs dimensions. On les appelle, du sud au nord : Bharata, Himavanta, Harivarṣa, Mahāvideha, Ramyaka, Hairaṇyavanta et Airāvata. Le Bharata (l'Inde) et sa réplique septentrionale, l'Airāvata, sont chacun parcourus d'une autre chaîne de montagnes nommée « Vaitāḍhya » (du Sud et du Nord). De toutes ces montagnes coulent de multiples rivières qui se jettent dans les océans.

À la verticale, quatre compartiments peints en rouge et abritant chacun un temple figurent la chaîne de montagnes « en forme de flèche » (Iṣvākāra) qui traverse le continent de l'Arbrisseau et la moitié de l'île du Lotus bleu, définissant ainsi quatre moitiés orientales et occidentales. Chacune est la réplique de l'île du

Pommier rose et possède son propre mont Meru. Sur de telles cartes, on compte donc au total cinq Meru, figurés par autant de disques jaunes bordés de paires d'arcs de cercle délimitant des terres pourvues de leurs arbres emblématiques, à l'instar de l'île du Pommier rose. Les six chaînes montagneuses traversent également les deux continents et demi. Les huit losanges rouges abritant chacun un couple figurent la ville par excellence, celle d'Ayodhyā, dont chaque moitié de continent a la réplique. La représentation des océans ne donne pas lieu à moins de détails : poissons et animaux marins plus ou moins fantastiques peuplent l'océan aux Eaux noires. L'océan de Sel se distingue, quant à lui, par la présence de vases contenant de l'eau et du vent disposés aux quatre points cardinaux – ils symbolisent le phénomène des marées.

Aussi détaillées soient-elles, les figurations ne sont pas réalistes, ne comportent pas d'échelle et ne permettent aucunement de se faire une idée des dimensions. C'est pourquoi les marges et les angles des cartes contiennent souvent des textes qui apportent des compléments chiffrés ou des descriptions pouvant aller jusqu'à saturer l'espace périphérique. Il s'agit de données reposant sur une longue tradition savante toujours réitérée dans les langues en usage. Modeste à cet égard, la carte n'en est pas moins instructive. Le gujarati, la langue vivante en usage dans la région et au moment de la production de l'objet, est tout naturellement celle des explications figurant dans les marges. Le passage le plus long, situé dans l'angle supérieur droit, indique les dimensions totales des composantes du monde des humains. L'unité de mesure est le *yojana*, soit 12 à 15 km, l'unité numérique pour les grands nombres est le « lakh », soit 100 000. On note la démarche pédagogique : le total de l'ensemble en mots est suivi du décompte individuel pour chaque continent et océan, puis vient l'addition et le total en chiffres :

*|| manuṣyaloka pisatālīsa lākha yojana no chaiṃ neha no vicāra chai te likhyo chaiṃ
Jambūdvīpa chai pāsaiṃ eka lākha yojana chaiṃ Lavaṇasamudra chai pāsaiṃ cyāra
lākha no chaiṃ Dhātakikhaṇḍa chai pāsaiṃ āṭha lākha no chaiṃ Kālodadhīsamu-
dra chai pāsaiṃ sola lākha no chaiṃ Puṣkarārdha samudra chai pāsaiṃ sola lākha
no chaiṃ saravālai milī pisatālīsa lākha yojana thāiṃ || te potā nī buddhiṃ vicārīṃ ||
āṅka vā 4500000*

Le monde des humains fait 4 500 000 *yojana*. On procède à l'analyse de ce nombre. L'île du Pommier rose fait 100 000 *yojana*. L'océan de Sel fait, de part et d'autre, 400 000. Le continent à l'Arbrisseau fait, de part et d'autre, 800 000. L'océan aux Eaux noires fait, de part et d'autre, 1 600 000. La demi-île du Lotus bleu fait, de part et d'autre, 1 600 000. En tout on obtient quatre millions cinq cent mille *yojana*. (On les détermine avec sa propre intelligence). Ou en chiffres 4 500 000.



4 Détail de l'angle supérieur droit où l'on peut lire l'inscription placée sous la figuration d'un sanctuaire laissé vide par le peintre
BNF, Manuscrits, Indien 1067

L'île du Pommier rose fournit le standard numérique à partir duquel les dimensions des anneaux suivants, continents ou océans, s'organisent en progression régulière : 100 000 puis 200 000 puis 400 000 puis 800 000. Les dimensions de l'océan de Sel et des autres constituants sont doublées car chacun se divise en deux parties, orientale et occidentale, d'où les nombres indiqués dans le texte complétant la carte.

Chacun des quatre orientes est marqué par la présence d'un sanctuaire : si l'on excepte les couleurs, il correspond assez bien au modèle du temple jaïna habituel en miniature. Mais, d'ordinaire, les peintures cosmologiques le montrent habité par la statue d'un Jina en position de méditation. Ici, il est curieusement resté vide. Signe d'inachèvement de la toile ou choix d'un peintre qui aurait souhaité se singulariser en considérant l'image du lieu comme suffisante à exprimer la présence implicite du « vainqueur » libéré des renaissances ? Ces représentations stylisées rappellent, fort à propos, que la délivrance et la naissance d'un Jina, maître passeur de gué, créateur de communautés rassemblant religieux et religieuses, fidèles hommes et femmes, ne sauraient avoir lieu hors du monde médian. Où l'on voit comment îles et océans qui le forment participent à la voie du salut.